

ÉRIC HOLDER  
NOUVELLES DU NORD  
ET D'AILLEURS



LE DILETTANTE

Extrait de la publication

*Nouvelles du Nord  
et d'ailleurs*

*DU MÊME AUTEUR*

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*La Belle Jardinière*, 1994.  
*En compagnie des femmes*, 1996.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

*Manfred ou l'Hésitation*, Le Seuil, 1985.  
*Duo forte*, Grasset, 1987.  
*L'Ange de Bénarès*, Flammarion, 1993.  
*Bruits de cœurs*, Les Silènes, 1993.  
*L'Homme de chevet*, Flammarion, 1995.  
*Mademoiselle Chambon*, Flammarion, 1996.  
*Jours en douce*, Flohic, 1997.



Éric Holder

*Nouvelles du Nord  
et d'ailleurs*

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6<sup>e</sup>

**Couverture : Anne-Marie Adda**  
*Nouvelles du Nord et d'ailleurs* reprend  
les textes de *Nouvelles du Nord*  
(1984), *La Chinoise* (1987), *Les Petits*  
*Bleus* (1990) parus aux éditions Le  
Dilettante, et de *Bruits de cœurs*  
(1993), paru aux éditions Les Silènes.

© Le Dilettante, 1998.  
ISBN 978-2-84263-352-3

## *Instructions aux coursiers*

*À Tafani, mon pote.*

*L'écrivain, en particulier,  
est-il bien différent d'un cocher ?*  
Roger Nimier, *Préface à Swift.*





*Ton maître, ou sa secrétaire  
T'a confié le pli  
Ou le petit paquet.*

IL S'AGIRA, cette fois, de le porter avenue Montaigne. Tu as souri, tu as noté l'adresse. Tu as chopé ton casque, et puis tu t'es tiré.

Dehors, le soleil du matin fait scintiller ta bécane. La selle est encore un peu froide. Tu frissonnes un chouia en te coiffant du bol. Tu respires un grand coup (la première traite de la journée, pas de doute, c'est émouvant). Tu donnes un coup de pédale. La meule démarre.

Pas de malaise : c'est une bonne bécane.

Tu sais déjà, sans avoir vraiment réfléchi, le chemin que tu vas prendre. Tu pourrais finasser, fouiller dans tes méninges – et calculer les longueurs respectives des rues qui s'offrent à toi. Mais tu as déjà opté – je le répète : à moitié consciemment – pour Miromesnil (toute en descente) et pour La Boétie (en une seconde, tu t'es souvenu de la pointe d'enfer qu'on peut pousser entre le feu du kiosque et celui de l'avenue Percier). De toute façon, tu laisses toujours les tergiversations d'itinéraires aux lierres qui poussent à flanc de comptoir.

Serres-tu le pli (ou le petit paquet) dans une malle fixée à ton porte-bagages ?

Préfère, comme moi, un sac à dos, léger, qui n'alourdit pas conséquemment ton véhicule, et qui te laisse les mains libres pour toutes ces exactions que je vais te conter...

Avant de te jucher sur le skaï de ta selle, avant d'affronter le taxi (ton fidèle ennemi), coursier, pète un coup : ça ne mange pas de pain, et puis ça décontracte !

Prends garde, en t'engouffrant dans la rue de Miromesnil, aux voies traîtresses qui perforent ta gauche jusqu'à Malesherbes. Songe que ceux qui descendent vont abuser de ta priorité. Les yeux encore pleins des fesses de Clichy, voire des beautés de la Butte, ces chauffards ne respecteront rien – même pas ta mob flambant neuve. Roule prudemment, donc, mais ne va pas jusqu'à laisser passer les piétons. *Fac et spera*. Rase-leur les miches en hurlant « Fleur de nave ! ».

(Adopte cependant les noms des végétaux proprement dits. Quoi de plus insultant que de s'entendre traiter de bégonia ?)

Méfie-toi de Malesherbes qui casse Miromesnil en deux. J'en connais qui se font gloire de relier sans un feu Saint-Augustin à la porte d'Asnières. Observe longuement tes angles avant de griller, toi aussi, le feu rouge.

Relancé vers Haussmann, retiens-toi encore, cependant, de mettre la patate. Le marché de

l'Europe, à cette heure matinale, lâche un flot hoquetant de vieillards et de bonnes qui remontent vers le XVII<sup>e</sup> cossu. Je t'aurai prévenu : ces gens-là ne réagiront pas comme prévu à tes embaardées. Les uns iront se fourvoyer directement dans tes rayons et, qui plus est, en hurlant ; quant aux autres, clafis des horreurs narrées dans les loges, ils glapiront au meurtre, qu'on t'arrête, et tu finiras aux galères. Ta mère l'avait prédit. Pendant que tu croupiras dans la geôle, elle deviendra médium. Sa richesse s'accroîtra. Elle épousera un jeune Libanais en exil, et en secondes noces. Mais cela est une autre histoire.

À moyenne vitesse, rallie le carrefour que forment l'avenue de Messine, le boulevard Haussmann, la rue d'Argenson, la rue de Laborde et la continuation de Miromesnil qui décline, tout là-bas, vers la place Beauvau. Fais gaffe, là plus qu'ailleurs, aux taxis qui – à vide et en rogne – regagnent leur tête de station.

Ils sont les tigres affamés de ton paysage quotidien. La punition du diable. Non contents de moisir enfermés dans leurs remugles de pieds et leurs rancunes de loufiats, les taxis rêvent à ta mob, à ton teint de forain. Ils n'auront de cesse que de te serrer au ras du trottoir ; mille vacheries leur sembleront encore trop bonnes pour toi.

Or sois doux avec eux.

Fils, attend le moment propice. Concilie les bonnes grâces de celui-là qui t'a joué un mauvais tour. Souris.

Mais si une belle échappée s'offre soudain à ta gauche, si le chauffeur, bien coincé devant comme derrière, s'assoupit en rêvant aux horions que tu as subis sans moufter,

Si quelque chose lui fait oublier, brusquement, la guerre ancestrale, millénaire, des tacots et des meules,

Arrache-lui sauvagement son rétro.

Ou mieux : shoote dans sa portière (le beau bruit de sa tôle ondulée).

Et disparais en ricanant.

Arrivé à La Boétie, tu prendras sur ta droite. Songeras-tu à tout ce qui, inconsciemment comme littérairement, t'aura fait emprunter ce chemin-ci pour rallier l'avenue Montaigne ?

Peut-être.

Planqué à l'ombre des autobus, vois, coursier, les longues files d'employés qui trottinent du métro au bureau.

Mais que se passe-t-il ?

Au lieu d'accélérer à fond, au lieu de stanquer la poignée jusqu'à ce qu'elle pète, au lieu de faire rugir ton trafiqué pot d'échappement, voilà que tu musardes ! Tu louvoies mollement entre les lentes Peugeot, tu frises sans conviction les déflecteurs des allumés banlieusards du chrome. Tu as le rythme lycéen, gonzesse, créole, bref, tu chinoises !

Sont-ce les secrétaires en jupe fendue qui t'annihilent le réflexe ? Sont-ce celles dont la vêtue et la coiffure ont coûté tant d'économies qui t'en-

flammasent la bourriche ? Craquerais-tu pour empruntées servantes sans grand cœur ?

Peau de balle !

Car tu as maté, du coin de l'œil, le cube énorme du Mercure qui s'est garé non loin de là.

Kawa 1 300. Honda 1 000. B.M. Guzzi U.S. Vroom !

Tu supputes sa provenance. C'est un transfuge de la rue de Penthièvre, à un immeuble d'ici. Un du pari mutuel et urbain – rarissime qu'il n'ait pas de side ! Ceux-là sont les seigneurs, passant dans le bruit bas de leurs cylindres montés en V.

Qui regardent-ils ? Nul ne le sait. Leurs yeux plus délavés que leurs jeans se braquent sur de lointains péripths.

Ils se retrouvent entre eux, à la mâle heure, et bouffent en des chuchotis rauques, tout près de l'avenue Matignon. Même lorsqu'ils sont à pied, et sans leur casque, tu es capable d'évaluer, coursier, le monstre qui couve entre leurs jambes.

Au reste, de quelle espèce es-tu, toi-même ?

Comptes-tu parmi les papillons qui, en vélocipède, les pinces aux chevilles, l'E.V.<sup>1</sup> entre les dents, se font les mollets au risque quotidien de se faire empaffer ? Je ne l'espère pas. Fais-tu partie des bourdons en scooter, des placides, de ceux dont l'imposant pare-brise protège de toutes les avanies ?

Ou bien, le Cromwell hardiment planté d'une

1. Envoi en ville.

simili-queue de renard, tu es la mouche du coche ? Mal rasé, habillé de lambeaux, du cambouis jusqu'aux sourcils, tu n'as de cesse que la loi ne soit tout à fait enfreinte, renvoyée à de telles calendes que les condés eux-mêmes y perdent leur sens giratoire...

L'œil hagard, continûment fixé sur des désastres présents et à venir, tu rêves à d'extravagantes carambouilles, à des bagnoles éclatées, à des autocars entièrement ravagés, encastrés dans le Poilu de l'avenue Girault, désintégrés dans la vitrine de Revillon, et même, summum jouissif, pied intégral, nougat moulé à la louche, nanan, mouron pour les pigeons de Monceau, cocagne, quoi, strictement empalés dans les camions de cops dont les abords de l'Élysée ne sont pas avarés.

Petit, mais puissant, tu veux qu'ILS te connaissent.

Grave donc dans la mémoire du touriste en goguette la vision de ta mob en un sandwich mortel pour tout autre que toi, et givre une bonne fois pour toutes dans l'historique du conducteur de cette Jaguar qu'il a foncé sur toi, sans qu'il s'en doute (tu étais COMPLÈTEMENT à gauche), jusqu'à ce que tu reprennes, au centimètre près, la situation, ainsi que son aile droite.

*Quand les Champs-Élysées  
tu verras, de ton regard  
ne les enveloppe même pas.*

PASSE, hautain. El Desdichado. *Je suis le Ténébreux,*  
– *le Veuf, – l’Inconsolé...* Exacerbe à peine, de ton  
allure infiniment aérienne, la haine âgée des  
conducteurs de Mercedes (il y aurait tant à dire  
sur les acheteurs d’une marque !). Et puis fonce  
vers l’horizon abouti de la place de l’Alma.

Te voilà, zou ! avenue Montaigne. Sublimes  
contre-allées menant à l’Athénée. Rues Bayard et  
François-I<sup>er</sup> ; histoires de France ; transversale  
fourbe de Clément-Marot ; haute couture. Passé  
Gastine-Rainette, dont les caves, dirait-on, exha-  
lent les hurlements des suppliciés, arrête-toi, cour-  
sier. Brocarts aux vitrines.

Velours et marbre

Ne t’arracheront pas un soupir.

Ultime conseil. Ceux à qui tu remettras le pli –  
ou le petit paquet –, reluque-les à l’insolence.

Ils n’ont pas le centième de ta liberté. Race  
sans vent.





## *Intimité*

J'HABITE, à peu de chose près, le même appartement que celui choisi par Jean Rouch pour tourner *Gare du Nord*, dans *Paris vu par...*

Bien qu'il ne donne pas, comme l'autre, sur la butte Montmartre, mon appartement surplombe des cinq étages où il est perché la rue du Faubourg-Saint-Denis et la rue Demarquay.

Au loin, et de ma cuisine, j'aperçois les premiers contreforts du faubourg Saint-Martin. On devine sous l'alignement de ses immeubles les voies de la gare de l'Est.

En soi, le faubourg Saint-Denis, dans cette partie comprise entre la « Chapouelle » et La Fayette, n'est pas vraiment une rue : c'est une sorte de grand village triste que sillonnent sans s'arrêter les voitures. Le Parisien qui veut rejoindre la rue Marx-Dormoy, puis l'autoroute du Nord, reluke nos boutiques avec cet œil vague et légèrement dédaigneux qui surplombera, cent kilomètres plus tard, les petits villages picards.

Nous ne pouvons nous défendre nous-mêmes

d'une certaine admiration mêlée d'une pointe de convoitise envers le voyageur qui garera sa voiture – oh ! cinq minutes !... – afin d'acheter du pain pour la route...

Dans ce coin précis du X<sup>e</sup>, nous vivons un peu en reclus.

Coincés entre deux gares, blasés d'incessants passages, rencontrant trop souvent des étrangers qui, à peine sortis des wagons, croient gagner Odéon en montant vers La Villette, quelque chose nous retranche des voyages. On dirait qu'à force d'arrivées nous craignons les départs.

Nous faisons volontiers dans le rêve. Et parfois, lorsque le vent prend le faubourg en enfilade, quand les volets des imprimeries à présent désertes claquent, quand la pluie lave en oblique l'ancienne suie des locos, on peut voir des autochtones songer, par-delà la barrière des immeubles, à la mer toute proche...

On accède à l'étage où j'habite par un escalier sans ambition ; un peu vétuste, certes, mais propre. Des années de cire à bon marché ont donné à ses marches un poli rassurant. Cet escalier sent la grand-mère, la bignole soigneuse ; sa rampe évoque, non sans un brin d'émotion, les mains de tous ces vieux qui ont crapahuté de palier en palier pour une demi-baguette et un peu de pâté.

Un jour sur deux, on tend dans le vide dangereux qui succède à la rampe un système primitif en

ficelle, au bout duquel pend un cabas. Je ne sais pas qui remplit le cabas. Quelques minutes plus tard, il remonte en valdinguant jusqu'à la vieille impotente du sixième.

Mes voisins sont, à quelques exceptions près, aussi vénérables que l'immeuble. Ce n'est pas sans une certaine mélancolie que j'évoque qu'entre eux et moi il n'y a jamais qu'une différence d'étages.

Je mène, moi aussi, comme tout le monde, une lutte un peu désespérée contre l'âge. À ma manière. Dans le couloir de mon appartement. Dans les placards de l'entrée.

C'est là que j'enferme tout ce que je sais apparent chez mes voisins :

La pince multiple pour serrer le détendeur de gaz ;

L'alcool qui désinfecte ;

Des vis dépareillées ;

Des bouts de ficelle qui sangleront un jour quelque chose ;

Des boîtes de légumes en conserve ;

Des ampoules électriques de rechange ;

Un rouleau de Scotch ;

Des chiffons sales ;

Un ramasse-poussière ;

Des médicaments contre le rhume ;

Deux ou trois produits qui nettoient l'innox, l'émail et font briller ;

Une brosse à chaussures ;

Un fer à repasser ;

Une pompe à vélo...

Mais je ne me fais pas d'illusion. Je sais que, petit à petit, de jour en jour, ces objets sans beauté commenceront à traîner dans l'appartement. Un à un, tous ces petits matériaux quotidiens et affreusement indispensables gagneront une place sur la table, sur la commode – à portée de main.

Quand ils seront tous là, arborant la littérature absconse de leurs étiquettes, ou dressés fièrement et prêts à FONCTIONNER, quand ils auront mangé le vide qu'à présent je leur préfère, je saurai que j'aurai perdu.

Quand l'utile prédominera sur la beauté, je saurai, à ce détail près, que j'aurai vieilli.

C'est de la fenêtre de ma cuisine qu'on peut voir la rue Demarquay.

On ne saisit pas très bien, de prime abord, ce qui peut rendre cette rue si tristement célèbre. Peu de commerces, à peine deux bars, un centre évangéliste et un long mur crasseux qui dure tout au long d'un des trottoirs ne justifient pas que, le soir, on se châtaigne gaillardement dans les vomissures.

Seul un miracle, donc, une sorte d'aura qui aurait dû persuader les habitants du quartier de l'existence de la magie, explique les hurlements et les bruits mats des coups qui montent de la rue Demarquay quand la nuit tombe.

C'est la *Skid Row* de Goodis, l'endroit dont rêve à haute voix la littérature policière. Il n'est pas interdit de dénombrer au petit matin, en compa-

— Bon sang, dit-elle. Est-ce que ça va passer ?

Hélène la regardait sans parler. Au bout d'un temps, elle se calma. Tout à coup, il leur sembla, à toutes deux, que l'ombre avait grandi sous les arbres. Que le vent était plus froid, et le blé plus précis, plus dur. Il montait une humidité de la terre. Hélène remit ses bijoux. Dominique ne parlerait plus.

Elles rentrèrent au poney-club et ne virent plus rien des champs, de la lumière, des cailloux dans le chemin. Elles eurent l'impression d'être immédiatement arrivées.

Les chiens, dans la cour, se réveillaient et s'éti-raient en grognant. Des hirondelles, au ras des gouttières, commençaient leur ballet incompréhensible en l'honneur du soleil qui baissait.

— Ils ne tarderont plus, dit Dominique, qui pensait aux enfants.

Dans le même temps, elle se rappela qu'avant l'arrivée d'Hélène elle avait sorti la planche à repasser, le fer et du linge.

Hélène hésitait devant le seuil.

— Je crois que je vais y aller, dit-elle.

— Bon, dit Dominique.

Elle était déjà dans la pièce. Elle vit Hélène passer un doigt sur sa boucle d'oreille et secouer ses cheveux dans le vent.

— Je reviendrai, dit-elle encore.

Elle avait prononcé cela sur un ton de légèreté qui ne trompait personne. Quand elle fut dans sa voiture, de l'autre côté de la route, et qu'elle refer-

ma la portière sur elle, Dominique s'aperçut qu'elles ne s'étaient pas dit au revoir.

Le nez à la vitre, elle vit l'Austin démarrer, s'engager avec lenteur sur le macadam. Faire marche arrière.

Elle eut le courage de regarder Hélène. Celle-ci ne regardait rien. Elle enclencha la vitesse, et partit pour de bon.